20 Juillet, 1847.

JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE,

La *Revue Canadienne* publie un *Album littéraire et musical*, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montreal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Quebec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LETOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education. Industrie. Progrès.

Vol. IV. No. 29

PARAISSANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.
(*Payable d'avance.*

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul,	£1
Abonnement à l'Album Mensuel, Litterair et Musical, seul,	£1 0
Aux deux publications reunies,	£1 10
Tout Instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix que ci-dessus.	

PRIX DES ANNONCES.

Six lignes et au-dessous, premiere insertion,	2s.-6d
Dix lignes et au-dessous, première insertion,	3s.4
Au-dessus par lignes,	4d.

Toute insertion subsequente, le quart du prix.
(Affranchir les lettres.)

Feuilleton de la Revue Canadienne.

ETUDES HISTORIQUES.

LES HASARDS DE LA SAINT-BARTHELEMY.

—1572—

II.—ENNEMIS ET FRÈRES D'ARMES.

(*Suite.*)

—J'aurai plus tôt fait d'y aller moi-même. Je retourne justement rue de Béthisy, chez monseigneur l'amiral, auprès duquel maître Ambroise Paré doit passer la nuit ; il me pansera cette égratignure et je n'en dormirai pas plus mal.

—Je m'en vais bander votre plaie, dit Savereux préparant son mouchoir et le nouant autour du bras d'Yves pour comprimer l'hémorrhagie. Vive Dieu ! je voudrais avoir cette même blessure dans le ventre ! Ne me pardonnez-vous pas ?

—Je vous pardonne de grand cœur, et loin de la rancune ; mais est-il vrai que ce soit votre dame ?

—Ma dame ! oh ! que non pas, puisque c'est la vôtre, j'imagine ? Si elle était mienne, je n'aimerais plus le jeu ni le vin.

—C'est vous, mon compère, qui avez follement interrompu notre jeu.

—C'est vous plutôt, en attirant ici cette belle dame qui est cause de tout le mal.

—Le mal n'est pas grand, et je ne sens plus ma blessure, à ce point que je jouerais volontiers....

—Jouer ! oh ! cela ne se peut : il faut que je vous mène à maître Ambroise Paré.

—Assurément, mais le cas n'est pas urgent et nous pouvons faire encore quelques jets de dés.

—Soit fait à votre plaisir, et Dieu vous donne meilleure chance !

—Oui, mais jouons plus gros jeu.

—Je joue en un seul coup de dés tout ce que j'ai gagné ce soir. Douze !

—Quatre ! A vous les dés ! comptez bien je vous dois et doublons le jeu.

—Vous avez perdu tout à l'heure mille écus d'or ; comptez vous-même.

—Ce n'est rien que cela ; je jouerai cette fois trois mille écus.

—Trois mille écus ! je ne les ai pas, ne vous déplaise, et si je les perdais....

—Bon ! n'avez-vous pas votre parole comme j'ai la mienne ? Trois mille écus sur ces dés. Douze !

—Et moi, douze ! En vérité, j'ai honte de ce bonheur obstiné et ne veux plus de votre argent.

—Je serais un bien méchant joueur, si je me décourageais déjà. Cinq mille écus, cette fois !

—Cinq mille écus, monsieur mon ami ! Voulez-vous pas que je les vole à Dieu ou au diable ? Et votre blessure ?

—Je n'y prends pas garde ; vous l'avez merveilleusement pansée, et votre mouchoir vaut, ce semble, tout un appareil....Nous jouons à ce coup cinq mille écus....Ne vous endormez pas, monsieur de Savereux ?

—Non, que je meure ! je boirai tant seulement ce qui reste dans la bouteille.....Ça, qu'advient-il des cinq mille écus ?

—Vous les avez gagnés comme les autres. Merci de moi ! j'ai la main un peu bien malheureuse !

Les convives, remarquant la bonne intelligence qui s'était établie entre les deux champions pour l'un desquels ils avaient pris ouvertement parti, se retirèrent dans la pièce voisine et se consultèrent entre eux sur les moyens d'abaisser l'orgueil de ce huguenot : ils avaient tous bu de manière à n'être pas plus maîtres de leurs paroles que de leurs actions. Le capitaine de Losse n'était pas là pour faire respecter son hôte, et les sentiments haineux que le capitaine Salaboz avait manifestés énergiquement contre tout ce qui appartenait à la religion réformée, existaient de longue date dans le cœur de tous les catholiques. On vint à parler des derniers événements, du mariage du roi de Navarre avec Marguerite de Valois, de l'attentat de Maurevert sur la personne de Coligny, de la retraite des Guise exilés de la cour, des complots secrets du parti protestant contre le roi et le royaume. Le vin, qu'on versait encore à pleins verres, échauffa de plus en plus les esprits, et l'on forma le projet de chasser ignominieusement Yves de Curson, de le maltraiter même, s'il osait faire résistance et tenir tête aux agresseurs. Ce projet accepté aussitôt que proposé, ils firent irruption dans la salle où les deux joueurs étaient aux prises. Yves de Curson avait perdu sur paroles soixante-dix mille écus.

—Il pue, le huguenot ! dit un des plus ivres et des plus fanatiques de la bande.

—Monsieur le huguenot, vous êtes prié de vider les lieux à l'heure même ! ajouta le meneur de ce complot.

—Si vous ne sortez bientôt par la porte, ajouta un autre, vous courrez risque de sortir par la fenêtre.

—Rappelez-vous que ce fut de la maison voisine, dit un quatrième, que M. de Maurevert, un digne et honnête gentilhomme, adressa une balle d'arquebuse à ce vilain damné d'amiral.

—Qu'est-ce ? s'écria le sire de Curson se levant indigné et mettant l'épée à la main.

—Quels sont ces mécréants ? s'écria Jacques de Savereux se rangeant du côté du calviniste et tirant aussi son épée.

—Messieurs, si quelqu'un d'entre vous a lieu de se plaindre de moi, je l'attendrai demain dans les fossés du Pré-au-Clercs.

—Et ce quelqu'un voudra bien venir avec un second, car je suis le second de messire de Curson.

—Eh quoi ! Savereux, êtes vous en train d'apostasier et de vous rendre calviniste ? dit un des ivrognes.

—Nous sommes céans seize catholiques, dit un autre : trouvez-vous en même nombre de huguenots.

—Mordieu ! vous me verrez parmi ces huguenots, répondit Savereux, dont l'ivresse et le sommeil furent un moment dissipés par une noble et généreuse indignation. Venez, monsieur de Curson ; ne demeurons pas davantage dans cette caverne de bêtes fauves.

—J'ai perdu contre vous soixante-dix mille écus, lui dit Yves, que cette perte avait laissé profondément triste. Vous les aurez demain, monsieur de Savereux, et puis, nous serons frères d'armes, comme je le suis déjà avec Pardaillan.

—Allez, beaux soudards de Genève ! cria le plus insolent des gentilshommes catholiques.

Le fin premier qui s'aventure à insulter l'hôte du capitaine de Losse, répliqua Savereux d'une voix menaçante, je lui baillerai les étrivières à coups d'épée et de dague !

—A demain, messieurs ! ajouta Yves de Curson : nous nous rejoindrons au Pré-aux-Clercs à midi sonnant, et le Seigneur viendra en aide aux bons contre les méchants !

Le sire de Curson rendit à Jacques de Savereux l'or qu'il avait recueilli sur la table et lui passa autour du cou la chaîne qu'il avait ôtée du sien ; ensuite, il le prit par le bras pour le soutenir et l'aider à marcher d'un pas lent et alourdi. Ils sortirent ensemble de la maison sans être inquiétés ni suivis.

—Frères d'armes ! s'écrièrent-ils en s'embrassant, après avoir remis l'épée dans le fourreau, lorsqu'ils furent dans la rue. Oui, frères d'armes, à la vie, à la mort !

—Ne vous en allez pas le chef découvert, gentils frères d'armes ! leur cria-t-on d'en haut : vous pourriez gagner un rhume ou une pleurésie, quoique la nuit sera chaude !

Et on leur jeta leurs chapeaux qu'ils avaient oubliés dans la précipitation de leur sortie : ils les ramassèrent, en adressant des menaces aux auteurs de cet insolent adieu. La fenêtre s'était refermée et des éclats de rire répondaient seuls à leurs imprécations. Ils s'éloignèrent sans s'apercevoir de l'échange involontaire qu'ils avaient fait de leurs chapeaux : celui de M. de Curson, avec son nœud de perles et son lacet d'or, était sur la tête de Jacques de Savereux, et le vieux feutre usé, au devant duquel Savereux avait attaché la croix blanche, signe de ralliement des catholiques, était sur la tête du gentilhomme huguenot.

III.—LE SIGNAL.

—Où allons-nous ? demanda Jacques de Savereux, dont l'air frais de la nuit combattait en vain l'ivresse et le sommeil. Où sommes-nous ? ajouta-t-il en hésitant sur la direction qu'il devait prendre.

—Nous allons nous coucher, j'imagine ? reprit Yves de Curson qui était forcé de soutenir son compagnon de route pour l'empêcher de tomber endormi. Nous sommes près du Louvre, mais je serais en peine de nommer ce carrefour.

Si nous allons nous coucher, camarade, ce sera nous épargner des pas, que nous étendre là sur ce tapis.

—Quel tapis ? le pavé du roi ? il est moins douillet qu'un lit d'hôpital, et c'est affaire aux gueux de dormir dans la rue.

—Ma foi, vous êtes bien dégoûté ! murmura Jacques, qui se laissa glisser par terre ; je trouve moi, ce coucher très-honorable.

—Levez-vous, monsieur de Savereux, je vous prie, pour votre honneur ? si quelqu'un vous voyait !....

—Je voudrais que le roi me vit ! répondit le gentilhomme ivre, qui persistait à rester étendu sur le pavé.

—Si un cheval ou quelque charroi passait par là, vous seriez écrasé sans dire gare ?

—Mordieu ! je serais réjoui qu'un rustre de cavalier ou de charretier me rompit une côte ou deux : je me déchargerais sur lui de la grosse colère que j'ai amassée ce soir contre ces ivrognes qui vous ont injurié et menacé....

—Nous les retrouverons demain au Pré-aux-Clers ; mais pour être dispos et vaillants, il nous faut chercher nos lits ?

—A demain donc, au Pré-aux-Clers ! répéta Jacques de Savereux qui déjà ne voyait plus et entendait à peine.

—Sur mon âme ! monsieur de Savereux, je ne puis vous abandonner cuvant votre vin en pleine rue.

—Or, couchez-vous près de moi : le lit est assez large pour deux.

—Et vous, monsieur de Savereux, vous ne pouvez, sans vous faire tort, me délaisser errant et égaré en cette ville que je ne connais pas.

—Que ne parliez-vous ainsi tout d'abord ? reprit Savereux qui fit un effort prodigieux de volonté pour avoir le courage de se soulever à moitié ivre-mort, et de se remettre sur pied, avec l'aide du gentilhomme breton. Marchons !

—Bon ! pour retourner à l'endroit d'où nous venons !....Il serait bon de savoir où va chacun de nous ?

—Je m'en vais vous conduire à votre hôtel : après quoi, bon soir, messieurs, et bonne nuit.

Je retournerai, s'il vous plait, à l'hôtel de Béthisy, où loge M. l'amiral, et demain, dès l'aube, j'irai quérir au faubourg Saint-Germain, où demeure madame ma mère, la somme de soixante-dix mille écus, que j'ai perdue au jeu contre vous.

—Soixante-dix mille écus ? s'écria Savereux, à qui les fumées du vin enlevaient le souvenir de son bonheur au jeu : je m'en souhaiterais pas davantage.

—Vous les aurez, répondit en soupirant M. de Curson ; c'est à peu près la dot de ma sœur ?

—Par la messe ! votre sœur est-elle jolie ? je l'épouse.

—Elle ne vous a pas attendu, par malheur, et elle se marie demain à un des plus braves gentilshommes de la religion.

—J'en suis fâché, monsieur de Curson ; car, étant déjà votre frères d'armes, je me serais fait votre frère d'alliance !

Jacques de Savereux se traînait en chancelant sur les pas d'Yves de Curson et luttait faiblement contre le sommeil bachique qui devenait à chaque instant plus impérieux et plus irrésistible. Il était censé montrer le chemin à M. de Curson et le conduire à l'hôtel de Béthisy, mais il allait au hasard et en aveugle, suivant toujours la rue qui s'offrait la première et s'égarant de plus en plus dans le dédale du vieux quartier du Louvre. Le gentilhomme protestant, qui croyait parvenir tôt ou tard à sa destination, se prêtait lui même à ces continuelles déviation de route, en ne les remarquant pas ; car il était plongé dans une morne rêverie, et il marchait comme un somnambule, sans songer à s'orienter ni à s'expliquer comment il n'arrivait pas à l'hôtel de Béthisy. Il soupirait par intervalles et sentait des larmes humecter ses paupières : l'emportement et l'exaltation du jeu avaient cessé, et il se retrouvait avec toute sa raison en face d'une énorme perte qu'il ne pouvait combler qu'aux dépens de la dot de sa sœur. Il ne parlait donc plus de M. de Savereux qui profitait de ce silence pour sommeiller tout à son aise, en réglant son pas sur celui de son guide, et en se laissant aller, pour ainsi dire, à un mouvement machinal.

—Voici encore le Louvre ? s'écria M. de Curson, qui, en sortant de la rue de la Vieille-Monnaie, à l'endroit où Henri III posa la première pierre du Pont-Neuf en 1578, aperçut la Seine devant lui et à sa droite l'hôtel du Petit-Bourbon, les tours et les bâtimens du Louvre, éclairés par une lune blafarde que d'épais nuages gris couvrirent comme d'un linceul.

—Le Louvre ? dit Savereux qui ne s'éveilla pas tout à fait en rouvrant les yeux ; nous lui tournons le dos depuis une heure.

—Le voilà pourtant devant nous, et nous ne sommes pas près de la rue de Béthisy, ce me semble !

—Ce que vous prenez pour le Louvre n'est autre que l'hôtel de Béthisy où est logé M. l'amiral.

—Quoi ! vous ne reconnaissez pas le Louvre ? et la rivière à votre avis, coule-t-elle dans la rue de Béthisy ?

—Qui a la berlue de vous ou de moi ? repartit avec obstination Jacques de Savereux, quittant le bras qui l'avait soutenu jusque-là et s'éloignant d'un pas inégal dans la direction du Louvre. Je vais demander au roi si c'est bien le Louvre que je vois.

—C'est à moi de le conduire, pensa Yves de Curson qui cherchait des yeux à retrouver son chemin ; il a laissé sa raison au fond de la bouteille.

—Ah ! brigand ! ah ! traître criait Savereux, qui dans sa marche oblique avait heurté contre la muraille d'une maison et se sentait arrêté par cet obstacle qu'il croyait vivant et hostile. Je t'apprendrai ce que c'est que mon épée !

—Savereux, mon ami, dit M. de Curson allant à lui et l'empêchant de dégaîner, demeurez ici un instant, pendant que je m'enquêterai de la route ; je reviens à vous, dès que j'aurai avisé quelqu'un qui nous serve de guide.

—Frère d'armes, embrasse-moi ! murmura M. de Savereux, qui n'eut pas plutôt perdu équilibre, qu'il s'affaissa sur lui-même et se coucha le long du mur en se préparant à dormir jusqu'au lendemain. A boire encore, à boire, boire, boire !....

—La peste du buveur ! il faudra le porter dans son lit....Je ne puis faire sentinelle à ses côtés toute la nuit....Si quelques bourgeois venaient à propos....Personne ! tout le monde dort....excepté les voleurs et le guet....J'entends là bas des gens qui passent....Le capitaine de Losse, qui me devait ramener à l'hôtel de l'amiral, ne tient guère sa parole.

Yves de Curson voulut rejoindre les personnes qu'il ne voyait pas, mais qu'il entendait dans le lointain : il courut de ce côté, mais le bruit des pas et des voix, qui l'avait guidé, cessa complétement lorsqu'il se fut engagé dans les rues étroites et tortueuses, voisines de l'Arche-Marion. Il y avait des chandelles aux fenêtres des maisons : ces rues, ordinairement si ténébreuses, étaient mieux éclairées qu'elles ne l'avaient jamais été en plein jour ; elles étaient aussi plus désertes et plus silencieuses que jamais. Par intervalles, une porte s'ouvrait, et il s'en échappait comme une ombre qui disparaissait sur-le-champ. M. de Curson appelait et n'obtenait aucune réponse. Une fois, il distingua une arquebuse sur l'épaule d'un homme qui sortait d'une maison et s'esquivait sans tourner la tête à son appel. Il essaya d'éveiller quelque marchand dans sa boutique : il frappa rudement à des volets, entre les fentes desquels il avait entrevu de la lumière ; mais la lumière s'éteignit et la boutique resta close et muette. Il espérait toujours rencontrer une patrouille du guet : cette nuit-là, le guet ne se montrait nulle part, et les gens sans aveu, qui étaient à cette époque, aussi nombreux que les soldats du guet, se tinrent renfermés dans leurs Cours des Miracles.

Une heure sonnant en carillon à l'horloge du Palais, lorsque le gentilhomme breton, découragé de ces recherches inutiles, retourna lentement sur ses pas et interrogea plusieurs fois les mêmes rues, avant de revenir à son point de départ. Il se trouvait sur le bord de l'eau, à l'extrémité de la rue de la Vieille-Monnaie, mais comme il n'y vit pas Jacques de Savereux qu'il avait laissé endormi, il crut un moment s'être encore égaré, et n'avoir pas regagné au même endroit le bord de la rivière. La vue du Louvre, qu'il apercevait à travers une espèce de brume, l'empêcha de chercher ailleurs le lieu où était resté son compagnon de route ; il appela M. de Savereux à plusieurs reprises, longea les premières maisons bâties sur la grève et arriva justement à la place que le dormeur avait occupée : il y ramassa une chaîne d'or. C'était bien la chaîne qu'il avait ôtée de son cou et que Jacques de Savereux avait mise au sien ; cette chaîne valait une grosse somme, et l'on pouvait affirmer que celui qui la portait n'avait point été attaqué par des voleurs, puisqu'un objet de si grand prix se trouvait à terre et témoignait que personne ne l'y avait vue. Yves de Curson en conclut que cette chaîne s'était détachée dans la chute du gentilhomme ivre. Il la cacha dans sa poche le cadenas qui la fermait étant brisé, et il se promit de ne plus s'en dessaisir, même en pareille circonstance. Ces souvenirs de jeu l'attristèrent, et il soupira, en se disant qu'il devait 70,000 écus à M. de Savereux, qu'il ne les avait pas à lui, et qu'il s'était obligé à les payer le lendemain matin. Cette pensée le ramena naturellement à celle de sa mère et de sa sœur, sa sœur surtout qui était venue comme un bon ange pour l'arracher à ce fatal jeu, sa sœur qu'il allait dépouiller, afin de faire honneur à une dette de jeu garantie par sa parole ! Revoir sa sœur et sa mère, leur avouer son malheur et obtenir leur pardon, telle fut alors sa vive préoccupation, et il se rassura lui-même sur le sort de M. de Savereux qui était sans doute rentrée au Louvre, pour s'autoriser à se rendre au faubourg Saint-Germain où logeait sa famille, plutôt que de retourner à l'hôtel de Béthisy où il logeait comme appartenant à la maison de l'amiral.

Il attendit encore quelques instans, en se promenant sur la rive, avec l'espoir d'être rejoint par Jacques de Savereux ; il l'appela de nouveau à plusieurs reprises ; mais les échos de la rivière lui répondirent seuls, et il se décida enfin à s'acheminer vers le faubourg Saint-Germain, qu'il voyait de l'autre côté de l'eau et qu'il devait atteindre par un long détour, faute d'une barque pour passer la rivière. Il ne connaissait pas trop son chemin, et il se dirigea pourtant à tout hasard vers le Pont-au-Change. Ses cris avaient attiré deux *bacquebutiers* de la garde du roi qui s'approchèrent, la mèche allumée, et qui s'éloignèrent après l'avoir examiné en silence. En arrivant près du Grand-Châtelet, vis-à-vis du pont, il tomba au milieu d'une troupe d'hommes armés, qui venaient de l'Hôtel-de-Ville à petits pas et sans flambeaux : il fut entouré, avant qu'il eût le temps de tirer son épée et de se mettre sur la défensive. Les gens qui l'environnaient n'avaient heureusement pas une apparence très formidable : c'étaient d'honnêtes figures de bourgeois, exprimant l'inquiétude plutôt que des intentions hostiles et menaçantes. Quelques-uns même paraissaient remplis d'une émotion qui ressemblait à celle de la peur. Les armes dont ils étaient chargés ajoutaient encore au comique de leur physionomie et n'annonçaient pas qu'ils voulussent en faire usage : l'un avait sur la tête un morion de fer bruni, l'autre un chapeau, celui-ci un bonnet, celui-là un vieux casque rouillé ; qui succombait sous le poids d'un épieu ; qui portait une arbalète hors de service ; qui brandissait une épée à deux mains ; qui faisait sonner sur son dos une arquebuse sans mèche ; mais tous avaient des couteaux et des poignards ; le chef de la bande, sans être plus guerrier que ses soldats, se distinguait du moins par un équipement plus militaire.

—Dieu vous garde, compère ! dit le chef en désignant le mouchoir noué autour du bras de M. de Curson et la croix blanche attachée au chapeau de Jacques de Savereux avait laissé en échange du sien à ce gentilhomme breton : vous êtes un des nôtres !

Yves de Curson remarqua seulement alors le signe de ralliement, la croix blanche au chapeau et le mouchoir blanc au bras gauche, que portaient ces gens qu'il prenait pour une escouade du guet *dormant* ou milice bourgeoise ; il s'aperçut que le hasard lui avait donné aussi le même signe de ralliement, et il eut la prudence de ne leur demander aucune explication.

—Vous semblez être un seigneur de la cour ? dit le chef qui continuait à l'examiner vous envoie-t-on à l'Hôtel-de-ville ?

—Non, je m'en vais au faubourg Saint-Germain, répondit M. de Curson qui ne comprenait pas encore le danger de la position.

—Rien n'est-il changé aux ordres du roi ? Nous avons vu monseigneur le duc de Guise qui s'en allait au Louvre....

—M. de Guise est hors de Paris, reprit vivement Yves de Curson : il en est parti aussitôt après le crime de son domestique Maurevert...

—Vous parlez comme un huguenot, dit un de la troupe : si l'amiral était mort, nous n'en serions pas là....

—Silence ! interrompit le capitaine qui avait beaucoup à faire pour retenir son monde sous les armes. Puisque vous venez du Louvre, je vous demande, monsieur, si l'horloge du Palais sonnera bientôt le massacre : nous sommes las d'attendre. Ça devait être pour la minuit ; ensuite, pour une heure ; après, pour deux heures, et maintenant....

—Maintenant, dit quelqu'un qui devait être un avocat, la cause est remise à huitaine pour être plaidoyée et entendue.

—Qu'avait-on besoin de nous priver de sommeil, dit un autre, et de réduire nos familles au désespoir ?

—On abuse, dit un troisième, de la bonne foi des gens de métiers, et l'on se joue de nous, m'est avis !

—Ce beau massacre est encore retardé, pour laisser le temps aux huguenots de ranimer la guerre civile !

—Et ces vilains huguenots feront des catholiques ce que les catholiques voulaient faire d'eux !

Bonsoir, messieurs, dit le sire de Curson qui s'était fait violence pour ne pas se déclarer protestant et pour ne pas manifester hautement son indignation. Quoi qu'il arrive, je vous souhaite d'estimer l'honneur plus que la vie.

—Monsieur, je vous prie de raconter au roi ce que vous avez vu, dit le capitaine qui le suivit pour lui parler en particulier ; je suis le libraire Cœrver, demeurant sur le pont Notre-Dame, à l'enseigne de *la Licorne* ; j'ai rassemblé les meilleurs catholiques du quartier et leur ai fait jurer de n'épargner aucun huguenot, fut-ce leur père ou leur frère.

—Il n'appartient qu'au Dieu d'Israël de vous juger et de vous punir ! murmura M. de Curson qui lui tourna le dos, pour n'avoir pas à tirer l'épée. Le seigneur fasse que mes frères s'éveillent !

Il s'était jeté dans la première rue qui s'offrait à lui, et il en traversa plusieurs au pas de course, sans se rendre compte de la route qu'il avait prise, avec le projet de gagner la rue de Béthisy, pour avertir l'amiral du complot tramé par les catholiques, complot dont il ignorait l'étendue, mais que lui faisait assez apprécier le mot de *massacre* employé par le quartenier Kœuver. Il craignait que ce massacre ne commençât, d'un moment à l'autre, avant qu'il eût appelé aux armes les capitaines de la Religion : quelles étaient les victimes désignées ? quels assassins avait-on choisis ? On avait nommé le roi et le duc de Guise ! C'étaient donc eux qui dirigeaient cette sanglante machination ? M. de Curson tremblait de tout son corps et respirait à peine sous l'empire des sentiments d'orreur, de trouble, d'anxieté et d'impatience qui s'exaltaient en lui : il précipitait sa marche et il se sentait près de défaillir, de tomber suffoqué : d'un pas et d'une minute, dépendait peut-être le salut de ses coreligionnaires !

—O mon Dieu ! disait-il au fond de son cœur, arriverai-je à temps ! Où vais-je, où suis-je ? Les meurtriers veillent et les victimes dorment ! M. l'amiral ne soupçonne rien de l'infâme trahison.... Et ma mère ! et ma sœur !....

Il vint à songer au péril qui pouvait menacer deux têtes si chères, et aussitôt il s'arrêta, il faillit retourner sur ses pas et courir à la défense de sa mère et de sa sœur qu'il abandonnait ; mais la voix de la religion lui rappela qu'il devait d'abord sauver la vie de ses frères en Jésus-Christ, car les femmes seraient certainement respectées dans un massacre général : c'était donc un massacre qu'il avait mission d'empêcher, c'était le chef suprême des protestants, l'amiral de Coligny, qu'il importait de prévenir. Il se remit à courir dans la direction qu'il supposait propre à le ramener à l'hôtel de Béthisy ; il passa et repassa, tout haletant, par bien des rues qu'il parcourait pour la première fois et qu'il cherchait en vain à reconnaître. Epuisé, éperdu, désolé, il ne savait plus quel parti adopter, ni quelle route suivre, lorsqu'il crut se re-